



HAL
open science

Georges Darien et les figures de l'autorité

Aurélien Lorig

► **To cite this version:**

| Aurélien Lorig. Georges Darien et les figures de l'autorité. Les Cahiers Naturalistes, 2017. <hal-01633169>

HAL Id: hal-01633169

<https://hal.science/hal-01633169v1>

Submitted on 19 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Georges Darien et les figures de l'autorité

Aurélien LORIG

Georges Darien considère l'« indignation » comme « une chose juste » (*Bas les cœurs !*, p. 292-293¹). Devant la morale bourgeoise qui ne cherche qu'à perpétuer des discours appris et des intérêts qui lui sont propres, l'écriture se place volontiers sous le signe de la colère. Inlassablement, l'écrivain s'attaque aux institutions établies. Il préface, collabore, multiplie les univers de fiction et se pose en détracteur des idéologies qui pourraient ranger l'écrivain dans une catégorie quelconque. Cet infatigable contestataire construit dans son œuvre une éthique et une esthétique qui font de lui l'écrivain décrié qu'il fut de son vivant.

Les figures de l'autorité sont au cœur d'un projet aux influences multiples : anarchisme, naturalisme, ambition d'un projet aux accents balzacien. Les institutions sont les premières marques de cette autorité. La fiction, et plus généralement l'écriture, attaquent la famille, l'armée, l'école, sans oublier l'Église, véritable temple du romanesque. Ces repères fictifs s'accompagnent d'une mise en perspective personnelle, cette dernière déterminant bien des choix narratifs. Et les choix énonciatifs donnent à voir autrement ces figures de l'autorité qui parcourent l'œuvre.

Elles sont d'ailleurs à l'origine d'une série de figures et de postures de l'auteur autoritaire. L'œuvre est le laboratoire d'un positionnement littéraire problématique où se succèdent les collaborations et les ruptures, les aboutissements et les inachèvements, les engagements et les renoncements.

Tout cela se construit dans la fidélité à un esprit pamphlétaire que l'on peut reconnaître bien au-delà de la seule *Belle France*. Des préfaces aux fictions, en passant par les journaux, l'écriture joue tantôt la carte de la surenchère et de la satire ; tantôt celle de l'humour et de l'atténuation. Cette partition des extrêmes ne va pas sans un recours systématique à l'image, au portrait, voire à la caricature.

Ainsi, le plaisir du texte vient d'une dynamique constante entre l'auteur, les figures internes à l'œuvre et une composante stylistique

1. Dans cet article les références renvoient, sauf mention contraire, à l'édition des romans de Georges Darien proposée par Les Presses de la Cité dans la collection « Omnibus », en 1994 (*Voleurs !*, préface de Jean-Jacques Pauvert).

qui, même si elle ne bénéficie pas de la reconnaissance qui a été accordée à Flaubert ou à Zola, a tout de même sa saveur propre.

Des institutions à l'écriture

La famille, première pierre d'un édifice pamphlétaire, vient creuser le fossé des origines. Fils d'Honoré-Charles Adrien et de Françoise-Sidonie Chatel, Georges, né en 1862, est le descendant d'une famille protestante persécutée lors de la Révocation de l'Édit de Nantes et dont les membres s'étaient réfugiés les uns en Espagne, les autres en Allemagne. À leur retour en France, peu après la Révolution, ils s'enrichissent dans le commerce de draps et dans des activités liées à la bijouterie. En 1862, le père tient un magasin de nouveautés avec un certain M. Bouillet. Il est le seul repère de son enfance. Sa mère décède alors qu'il n'a que sept ans. Ce n'est pas sa belle-mère Élise Antoinette Schlumberger² qui comblera ce vide. Elle entend convertir le jeune homme à la "vraie foi" protestante, mais il s'y oppose. Pendant près de dix longues années, il doit composer avec un contexte familial peu enclin à l'épanouissement. Quant à son frère, Henry Gaston, né en 1864, il se destine à la carrière artistique, celle qui se contente de respecter un académisme que fustigera par la suite Darien. Famille protestante et famille de la bonne bourgeoisie, voilà une clef d'entrée dans cette représentation fictive des institutions établies. Et les événements de la débâcle et de la Commune forgent encore davantage le besoin d'une écriture contestataire. Alors que sa famille n'habite plus rue du Bac, mais dans un immeuble beaucoup moins cossu situé au 25 de la rue Remilly à Versailles – celui de *Bas les cœurs !* où les Adrien se sont probablement réfugiés pendant la guerre – l'heure est à la prise de conscience. Ce premier roman, rédigé en vingt-six jours, ouvre la voie à une écriture aux caractéristiques pamphlétaires : goût du portrait satirique, rhétorique de l'amplification et de l'indignation, dénonciation de l'imposture idéologique, couardise généralisée. Ce sont là des éléments qui vont voir émerger au cœur de la narration une figure essentielle et récurrente : l'enfant. Devant le conditionnement perpétué par les familles qui « croissent » et se « multiplient³ » pour rentrer dans le moule du conformisme bourgeois, bien des figures d'enfants et de jeunes hommes se construisent en marge de ces modèles. La fiction ne cesse de le représenter en victime de la

2. Sur ce personnage, voir plus loin, l'article de R.-P. Colin, p. 00.

3. En référence à une pièce de l'auteur, *Croissez et multipliez*, et plus généralement, une allusion explicite à l'esprit de la *Bible* que Darien maîtrise parfaitement.

« forteresse des institutions bourgeoises⁴ » : enfant différencié par l'ordre biologique, dénigré, sacrifié, instrumentalisé et même idéalisé, voire fantasmé.

Du roman au théâtre, alors que l'auteur ne semblait pas savoir où il allait – « Je n'ai pas de plans, mais j'ai des projets. J'ai des projets qui sont peut-être grandioses (n'ayant pas de but, je n'ai point de bornes). Je dis peut-être parce que je n'en sais rien⁵. » – la cohérence d'une éthique, comme d'une esthétique, prend déjà un sens tout particulier.

Et l'institution militaire vient conforter une entrée en littérature qui prétend s'attaquer aux autorités établies. Là encore, le parcours personnel vient amender le projet et justifier d'un style en devenir. En 1881, Darien devance l'appel ; il s'engage pour effectuer son service militaire⁶. Nous sommes le 16 mars, et il a alors dix-neuf ans. Il s'engage dans le 2^e escadron du Train. Puis il passe au 20^e escadron du Train pour finir dans le 13^e escadron, l'année suivante. En 1883, il passe devant le conseil de guerre pour insubordination. Il a multiplié les manquements à l'autorité militaire. Il finit par être envoyé dans une compagnie disciplinaire en Tunisie. Il y passe trente-trois mois et doit se plier aux pires humiliations. C'est là-bas qu'il noue une amitié avec Emmanuel Quesnel. Le retour à Paris, en 1886, marque la rupture avec sa famille. Seul le frère donne encore satisfaction aux parents qui voient en lui l'honneur sauf de la famille. Dans un quotidien rythmé par la pauvreté, la lecture et l'apprentissage des langues étrangères, Darien projette des études aux accents balzacien et naturalistes : un roman sur la famille, l'armée, le monde ouvrier, la femme, la religion. Tout cela ne va pas sans une quête identitaire axée autour du refus. Georges Adrien devient Georges Darien, celui qui ne donne rien. Mais à qui ? Sans aucun doute à tous ces pouvoirs qui entravent le jeune homme. Le nom fictif va lui aussi jouer de cette affirmation, ce nécessaire engagement dans les entrailles mêmes des origines fictives : *Froissart* n'hésite pas à « froisser », *Vendredeuil* met à mort une certaine conception de la littérature et affirme ses positions, *Randal* devient le vandale au service d'une reprise individuelle jugée salutaire⁷. À partir de là, l'armée est une figuration de tous les excès d'une idéologie mortifère. Et pour y répondre, rien de tel que le style pamphlétaire.

4. Expression employée par Pierre Masson dans l'avant-propos au roman *Le Voleur*, Paris, Seuil, « L'École des lettres », 1994, p. 509.

5. *Mémoire d'un éditeur*, Paris, Librairie Stock, 1935,

p.74. 6. Voir les repères chronologiques qui suivent, p. 00-00.

7. Il s'agit des personnages principaux dans *Biribi*, *Les Pharisiens*, *Le Voleur*.

Biribi, discipline militaire dresse sans détour une série de portraits où se côtoient les bourreaux et les victimes, les discours officiels et les contre-vérités, les dehors acceptables et les dessous monstrueux. *L'Épaulette* reprend cette croisade dans une œuvre où l'antimilitarisme prend place dans une famille où les simulacres s'effondrent dans une atmosphère d'apocalypse, au sortir du roman. Quant à *Florentine*, son unique nouvelle publiée dans *La Revue indépendante* en 1890, elle concentre les effets de la satire dans un décor aux allures désertiques où les esprits les plus retors officient sous couvert d'être les représentants d'une autorité instituée.

De son côté, l'éducation intègre ces valeurs bourgeoises au détriment de toute socialisation efficace. Loin de constituer un souvenir positif dans l'esprit de l'auteur, elle devient dans la fiction le reflet d'une pensée partisane. Les maîtres sont les garants des idéologies ambiantes tandis que les figures tutélaires sont contre-productives. Quant au livre et au jeu, source possible d'un savoir, ils ne sont pas les meilleurs moyens de s'émanciper. Entre idéalizations creuses, théories sans prise sur la pratique, formatage idéologique, rien ne semble pouvoir pallier les insuffisances des maîtres et des entourages.

Quant à l'institution religieuse, loin d'incarner les vertus théologiques, elle tire elle aussi profit d'une époque qui est celle de la bourgeoisie triomphante. Les figures internes à l'œuvre servent la critique d'une Église dont le pouvoir est avant tout terrestre. La foi, l'espérance et la charité deviennent les piliers d'une conduite parfaitement amoralisée. À la foi, l'écriture substitue la marge aussi bien onomastique que comportementale. À l'espérance, l'œuvre vient opposer la formule arrangée par les bourgeois, *Croissez et multipliez*. Enfin, la charité devient l'occasion d'une manne financière peu soucieuse de la moralité. Au roman comme au théâtre, les personnages sont aux prises avec une religion qui a perdu de sa force.

Le lieu sacré devient l'autel des familles les plus retorses et la parole religieuse se fait au détriment de la valeur des mots, jusqu'à en devenir parodique dans *Le Voleur*. La religion ne crée plus de liens, elle creuse les fossés au cœur même de la narration.

Ainsi, la mémoire d'une enfance marque durablement l'entrée en littérature. La démarche rétrospective à l'œuvre dans l'écriture, loin de vouer un culte aux sacro-saintes idoles de classe, compte bien défaire les idéologies, ces dernières étant la clef d'une série de postures propres à l'écrivain autoritaire.

Des postures et des convictions

La tentation est toujours grande de situer un auteur dans son époque. Concernant Georges Darien, toute démarche visant à figer l'auteur dans un ordre de pensées s'avère difficile, voire impossible. La richesse de son œuvre vient de positionnements nourris dans le paradoxe, voire la contradiction. En ce sens, l'écriture devient l'espace dans lequel discuter ces tensions internes au texte et plus généralement à l'homme qu'il fut.

Au sortir du carcan familial, l'écriture est d'abord pensée en termes quasi balzacien. L'auteur ambitionnerait-il une nouvelle *Comédie humaine* ? La question se pose non seulement dans les choix narratifs projetés, mais aussi dans les considérations autour du personnage, incarnation souvent de « types ». Darien répétera à l'envi qu'il pense ses œuvres et ajuste ses projets au contexte. Les extraits de sa correspondance, rassemblés par Stock dans *Mémoire d'un éditeur*, nous amènent à considérer l'épineuse concrétisation d'un projet littéraire. Ce dernier va jusqu'à se poser en termes métaphoriques, images diverses et variées des attermoissements de la création littéraire : alterner romans « inoffensifs » et « pétards » en les associant par paires de deux ; changer le fusil d'épaule en cours de route dans l'élaboration du *Voleur* ; exploiter les différentes « branches » de « l'arbre littéraire » ; imaginer un « gymnaste » exercer toute sa carrière le « trapèze » et découvrant qu'il conviendrait mieux d'être « gymnasiarque », avec la « barre fixe » ou encore le « saut périlleux⁸ ». Voilà bien des postures qui attestent d'une élaboration complexe.

Sur le plan littéraire, les choses ne s'éclaircissent guère plus facilement. En effet, sa situation dans le mouvement anarchiste tient du jeu d'équilibriste. Alors qu'il côtoie ce milieu et accompagne le repli des anarchistes sur Londres en 1894, suite au vote des troisièmes lois scélérates, il n'en demeure pas moins farouchement opposé à toute cette théorie anarchiste. Un personnage comme Georges Randal fait de la reprise individuelle par le vol, un moyen de venir contredire les engagements purement discursifs. La théorie n'a pas d'avenir littéraire dans *Biribi* comme dans *Le Voleur*. Elle n'en a pas davantage dans le dernier de ses romans, *Gottlieb Krumm, Made in England*. Pourtant, le journalisme, à sa manière, discute amplement les idées de la mouvance anarchiste. Outre son fameux « Roman anarchiste » dans *L'Endehors*, en 1891, c'est dans *L'Ennemi du peuple*, en 1903,

8. Termes repris de la correspondance de l'écrivain que cite Stock dans *Mémoire d'un éditeur*, p. 59-102.

qu'il laissera libre cours à son point de vue concernant des sujets comme l'individu, la liberté, la critique des autorités, la question patriotique, sans oublier le mot « Anarchie », sujet à polémique en 1904⁹.

Et que dire du rapport au naturalisme ? L'influence de l'esthétique naturaliste est évidente. C'est ce que note René-Pierre Colin au début de l'entrée « Darien » de son *Dictionnaire du naturalisme*¹⁰. Pour autant, Georges Darien a toujours refusé l'idée d'une fiction qui soit fondée sur les principes de l'esthétique naturaliste. Il refuse, par-dessus tout, de se plier aux contraintes d'une description systématique, nous invitant même dans *L'Épaulette* à aller plutôt lire un roman naturaliste, si l'on veut en trouver. Dans la préface de *Biribi*, il va jusqu'à se moquer des « haillons de documents » qui pourraient nourrir son récit. Quant à Randal, il donne de manière quasi identique dans la déclaration antinaturaliste, car les « seuls documents » qu'il veut employer sont « ceux qui [le] concernent » directement. Cependant, l'œuvre ne sera pas sans point commun avec l'esprit naturaliste des *Soirées de Médan* (le premier groupe des Cinq) et du « Manifeste des Cinq » (le second groupe des Cinq) : une volonté constamment provocatrice ; une littérature fondée sur la dénonciation des injustices sociales ; le choix de l'antimilitarisme, thème des *Soirées de Médan* ou de *Charlot s'amuse* de Bonnetain, sans oublier les *Sous-Offs* de Descaves ; l'effort pour passer du roman au théâtre, en optant pour la voie d'un théâtre expérimental. Ce dernier point positionnant l'auteur dans une scène qui prolonge, voire sublime, une certaine idée de la littérature.

Ces aspects problématiques s'exercent dans la fiction. Le narrateur homodiégétique, lui-même positionné dans une zone tendue entre autobiographie et fiction, rejoue la carte des idéologies. Les péripéties tantôt servent la pensée partisane ; tantôt la mettent à mal par la parodie comme par le sérieux. *Le Voleur* (ce roman que Jarry range parmi ceux de la bibliothèque du Docteur Faustroll) en propose la vision la plus aboutie. Personnages masculins comme féminins sont à considérer dans un rapport étroit aux récupérations en tous genres : de sa jeunesse, de son argent, de son identité, et même, du livre abandonné finalement « dans une conclusion provisoire¹¹ ». Provisoire, car celle-ci revient de manière fantaisiste dans son dernier roman – *Gottlieb Krumm, Made in*

9. Se reporter à *L'Ennemi du peuple* dans les deux numéros suivants : 1^{er}-16 juin 1904 ; 1^{er}-15 octobre 1904.

10. *Dictionnaire du naturalisme*, Tusson, Du Lérot, 2012, p. 167.

11. Formule empruntée au dernier chapitre du *Voleur*. Au sortir du roman, le lecteur est invité à laisser le livre et à retourner à la réalité de l'individu.

England – traduit de l'anglais par Walter Redfern. Le journalisme permet aussi de prolonger cet univers de la fiction en posant les bases d'une autre posture de l'écrivain : la terre et l'impôt.

Postures qui, plus les années passent, deviennent des polémiques où l'esprit pamphlétaire s'exerce à plein. Du plus futile au plus sérieux, l'auteur prend position, au risque de perdre toute crédibilité. Le comique de l'affaire Bernstein contraste avec la véhémence du ton dans l'affaire Malato. Et dans ce cortège où la parole s'affirme, parfois dans la plus grande confusion des sens, il y a, bien entendu, la question de l'affaire Dreyfus. Voilà encore un paradoxe de Darien, et pas des moindres. Il dénonce le patriotisme, l'illusion militariste, les injustices des tribunaux militaires. Il multiplie les coups de semonce contre la sacro -sainte armée à travers ses articles de *L'Endehors*, « L'Armée en omnibus » ; ce discours à Descaves dans *Les Vrais Sous-Offs* dont il faut essayer de décrypter les intentions sous l'exercice parodique auquel il se livre ; ce pamphlet dans la langue de Shakespeare, *Can we disarm ?*. Or, Darien n'a pas été dreyfusard. Il ne s'est pas engagé dans le combat pour Alfred Dreyfus, victime d'une sentence prononcée par un tribunal militaire. Il a même pris des positions nettement antidreyfusardes. Pourquoi une telle prise de distance ? Le long séjour en Angleterre jusqu'en 1905 ; son refus de se battre pour un officier, alors qu'il connaît la misère des bagnes militaires dont sont victimes les simples soldats ; ses postures idéologiques qui le placent à l'écart du débat politique en raison de son attachement à la mouvance anarchiste sont autant d'explications probables. Les allusions à l'affaire sont multiples, du roman jusqu'aux journaux, en passant par le pamphlet : *L'Épaulette* ; *L'Ennemi du peuple* ; *La Belle France*.

Mais au-delà de ses écrits, il y a aussi les figures concrètes de cet auteur autoritaire. Les collaborations sont l'essence même du parcours de Darien. Des *Chapons* avec Lucien Descaves aux *Vrais Sous-Offs* avec Édouard Dubus, en passant par *Can we disarm ?* avec Joseph McCabe, un style s'affirme dans une pensée contestataire, voire explosive. Positions qui justifient la constance du journalisme dans les choix stratégiques de l'auteur. La concision de l'article devient souvent l'occasion d'une série de portraits satiriques et d'une attaque en règle de la société dans son ensemble. Ainsi *L'Endehors* multiplie les articles polémiques comme celui consacré à l'opéra de Wagner, *Lohengrin*. Dans *L'Escarmouche* qu'il fonde en 1893, il cible ses attaques et se fait régulièrement l'« Écho » de l'actualité. Parallèlement, ce journal éphémère donne aussi une posture de l'auteur autoritaire pour le moins peu ouverte au dialogue. En effet, la guerre est déclarée à l'esprit d'indépendance de ses collaborateurs comme Toulouse-Lautrec. Le

rédacteur en chef qu'il est ne tolère pas les contradictions. Se confirme alors une certaine démesure dans le caractère de l'homme. Homme qui porte l'escarmouche à de nombreuses reprises dans *L'Ennemi du peuple*. Et que dire du *Figaro* où l'auteur propose des articles polémiques en 1892 ? Il nous offre « De quoi lire » « L'Envers de la gloire », quand il n'est pas lui-même le sujet récurrent de certains numéros de ce même journal.

Lire Darien impose donc de s'interroger sur la complexité des postures de l'auteur – si tant est que cela soit possible de les dégager au milieu d'un vaste réseau d'influences. C'est là que réside une part du mystère et de l'originalité darieniennes.

L'affirmation d'un style

Les discours des préfaces offrent une première clef d'entrée dans la stylistique de l'auteur. Dans une langue sans la poésie des mots, et bien souvent parataxique (*Bas les cœurs !* illustre ce choix syntaxique de la manière la plus forte, à la différence de *Biribi*, son premier roman), l'expression se veut, avant tout, le reflet d'une certaine colère. La préface déroute en même temps qu'elle programme explicitement la crudité de la langue dans laquelle s'expriment certains protagonistes. *Biribi*, tout en inscrivant l'œuvre dans la rupture avec l'esprit naturaliste, présente un narrateur homodiégétique devant le « lambeau » de sa propre existence, celle qu'il actualise dans la fiction. *Le Voleur* déjoue les codes de l'attente d'une préface en insistant sur l'impossible identification de toute autorité auctoriale. Et que dire de l'article du *Moderniste*, le 13 avril 1889, intitulé : « Une Préface », à propos de *Marie Fougère* de Jules de Glouvet ? L'auteur ne nous incite-t-il pas à regarder justement la préface comme l'espace textuel de la contestation ? En effet, ce texte métalittéraire fustige une littérature bien trop tributaire de règles et de principes. Darien assoit donc ce style bien à lui dès le seuil de l'œuvre.

Une fois franchi ce seuil, le lecteur plonge dans une écriture où la caractéristique pamphlétaire se décline de bien des manières. *Les Phariséens*, roman pamphlétaire, tire sa force d'un art singulier du portrait, mêlant allégrement figures instituées et imaginaires. *La Belle France*, dont on reconnaît le plus souvent l'esprit pamphlétaire, incarne dans l'attaque et la défense une écriture sans plus aucune limite. L'antiphrase du titre vient, d'emblée, buter contre la succession des épigraphes, discours d'autorité. Ces derniers ne sont que le moyen d'asseoir encore davantage dans le texte qui suit, une parole pamphlétaire décomplexée. Vocabulaire péjoratif, interpellations en tous genres, termes injurieux et

sarcastiques, sauts de registres, procédés qui accentuent les affects tant de l'auteur que du lecteur ; voilà bien des aspects qui forgent un style détonant. Sans oublier une variété efficace des registres et une propension très nette à l'emploi des images : incarnations de la monstruosité, mythologies revisitées, atteintes figurées à l'honneur des individus, atteintes physiques aux autorités en tous genres. Les manifestations du déploiement pamphlétaire sont multiples.

Déploiement qui va de la dérision au plus sérieux dans l'ensemble de son œuvre. L'onomastique, le bestiaire ou encore le détournement parodique sont autant d'éléments structurants dans les récits. Dans cette perspective, *Gottlieb Krumm*, sur le plan romanesque, parachève en quelque sorte une certaine idée de l'écriture. La préface semble, en apparence, poser les jalons d'une réflexion qui s'apparenterait au traité – *The Alien Question*. Et pourtant, dès l'incipit du roman, le ton est donné. La *Comédie humaine* bat son plein. La galerie des personnages brosse un « drôle » de portrait familial, les ambitions des uns et des autres sont associées à des situations ubuesques, tandis que la parole pamphlétaire n'est jamais bien loin, toujours entre les lignes et les actions commanditées par les membres de cette famille « tordue¹²».

Il apparaît donc que l'un des fils rouges de l'œuvre de Darien est celui d'un rapport constant et problématique aux figures de l'autorité, tant réelles que fictives. C'est d'ailleurs ce qui nourrit un ensemble de choix stylistiques aisément identifiables dans les textes. Un style pamphlétaire vient marquer son opposition à tout ce qui, de près ou de loin, figure l'autorité dans sa dimension la moins reluisante. Sans prétendre atteindre un pouvoir autoritaire de commandement, Darien entend s'affirmer et nous laisser cette fameuse « conclusion provisoire » du *Voleur*, en héritage. Son œuvre possède cette qualité incontestable : nous pousser à réfléchir et à agir en dehors de toute récupération générique ou idéologique.

12. En référence à l'onomastique du fameux nom qui lui va très bien, « Krumm ».

Repères chronologiques

6 avril 1862. Naissance de Georges-Hippolyte Adrien à Paris, 46 rue du Bac, dans un immeuble bourgeois. Fils d'Honoré Charles Émile Adrien et de Françoise-Sidonie Chatel, il est le descendant d'une famille protestante du côté du père, qui tient un magasin de nouveautés avec un sieur Bouillet.

1864. Naissance de son frère Henri Gaston. – Sa mère donnera aussi naissance à une fille prénommée Jeanne. Cette dernière épousera un certain Toublan et décédera en 1914 : la concernant, nous ne savons quasiment rien.

3 mai 1869. La mère de Georges décède. Il n'a alors que sept ans. – Remariage d'Honoré Charles Émile Adrien (« Nouveautés, confection et lingerie ») avec une protestante intransigeante, Élise Antoinette Schlumberger, née le 10 mars 1839 à Mulhouse, fille d'Albert, filateur. Le père est né à Pons en Charente-Maritime, citadelle huguenote qui a vu naître Agrippa d'Aubigné. Ce mariage a lieu juste avant l'annexion de Mulhouse. Les rapports sont difficiles entre l'enfant et cette belle-mère.

1879. Le père, associé à un sieur Évariste Croché, fabricant de pâtes alimentaires, fait l'objet, en juin 1879, d'une procédure de mise en faillite. La famille n'habite plus au 46 rue du Bac, mais dans un immeuble moins bourgeois, au 25 de la rue Remilly à Versailles. C'est là, sans doute, qu'elle s'est réfugiée pendant les événements de 1870.

16 mars 1881. Georges Darien a dix-neuf ans. Il devance l'appel et s'engage dans le 2^e escadron du Train. Puis il passe du 2^e au 20^e escadron du Train pour finir dans le 13^e escadron, l'année suivante.

23 juin 1883. Il passe en conseil de guerre pour insubordination. Il a multiplié les manquements à l'autorité militaire. On le considère alors comme étant incorrigible. Il finit par être envoyé dans une compagnie disciplinaire en Tunisie. Il y passe trente-trois mois et connaît les pires humiliations. Durant cette période, il partage son quotidien avec Emmanuel Quesnel. Une amitié naît entre les deux hommes, qui ne durera pas¹³.

13. Quesnel, à la lecture du roman *Biribi*, ne cachera pas sa déception. Darien jugeait pourtant que le récit proposé avait considérablement valorisé le rôle de son compagnon. Lors de la parution du roman, les retrouvailles entre les deux hommes se passeront mal, Darien ne reconnaissant plus Quesnel, son personnage, en revoyant Quesnel. Si le nom de Quesnel nous est parvenu, c'est aussi parce que ce

16 mars 1886. Retour à Paris. Rupture avec son père et sa belle-mère. Ces derniers ne se préoccupent guère de son sort. Il pleure misère auprès de son frère, n'ayant plus le sou. Comme l'écrit R.-P. Colin (voir *supra* p. 139), il est alors perçu comme une « tête brûlée » par les siens. Progressivement, une conscience contestataire naît. Le quotidien de Georges est rythmé par la pauvreté (il lui reste peu d'argent de l'héritage de sa mère et du petit pécule envoyé par sa tante lorsqu'il se trouvait en Tunisie), la lecture (commence un mépris pour tous ceux qui se disent hommes de lettres et conçoivent une littérature « conventionnelle ») et l'apprentissage des langues étrangères. Il nourrit alors, petit à petit, un projet qui semble avoir des accents balzacien, voire naturalistes : projection d'études sur la famille, l'armée, le monde ouvrier, la religion, la femme.

1888. Il se lance dans l'écriture d'un « livre vrai », *Biribi, discipline militaire*. Dans la mansarde louée 22 rue de l'Odéon, au 5^e étage, il déverse son fiel. Il brosse un portrait au vitriol d'une armée qui ne connaît aucune limite dans son inhumanité. Le manuscrit est remis à l'éditeur Savine, rue Drouot. Savine apprécie le franc-parler de cet ouvrage, mais retarde à plusieurs reprises la publication. Darien doit même censurer certains passages comme les détails obscènes et les expressions scatologiques. En attendant, Savine lui demande un autre roman.

1889. Il rédige, en vingt-six jours, sans grande satisfaction personnelle, *Bas les cœurs !*, peinture d'une bourgeoisie versaillaise au moment de la Commune. Il entend dénoncer l'hypocrisie d'une idéologie revancharde qu'il juge sévèrement. La correspondance de cette année précise les projets de l'écrivain, du moins ce qu'il ambitionnerait de faire : des « projets » ; une alternance entre « romans inoffensifs » et « pétards » ; des « études » qui sont cette fois plus ciblées.

13 avril. Il rédige un article dans *Le Moderniste*, « Une Préface ». À partir de *Marie Fougère* de Jules de Glouvet, Darien propose l'éloge paradoxal de Zola, moyen pour lui de critiquer les écrivains affectionnés par le public sous la Troisième République.

1890. Le début de l'année est marqué par la publication de la seule nouvelle de Darien, *Florentine*. Elle paraît en tête de la *Revue*

dernier a rassemblé les poèmes de *Biribi* : « Aux buveurs de sang » ; « Chaouchs » ; « Le Lion de Lucerne » ; « Ganymède » ; « Sur Déroulède » ; « Sur Gambetta » (textes publiés par Auriant, *Darien et l'Inhumaine comédie*, Bruxelles, Ambassade du livre, 1955, p. 310-322).

indépendante, aux mains de Savine. Darien nous offre une « tranche de vie » cruelle et satirique ayant pour cadre l'Afrique du Nord.

Quelques semaines plus tard, publication de *Biribi, discipline militaire*. Le texte provoque, malgré les passages censurés par l'auteur lui-même, un vif débat. La Chambre abordera le sujet et promet même des réformes concernant les punitions en usage dans les camps disciplinaires (exemple : le supplice de la crapaudine sera supprimé).

En collaboration avec son ami Édouard Dubus, Darien publie chez Savine une brochure, *Les Vrais Sous-Offs. Réponse à M. Lucien Descaves*. Le raisonnement par l'absurde prend le contre-pied de l'ouvrage détonant de Lucien Descaves, *Sous-Offs*. Derrière l'antimilitarisme apparent, l'écrivain se positionne en pamphlétaire.

Quelques mois plus tard, l'auteur récidive en portant à la scène un épisode de *Bas les cœurs !* Il intitule sa pièce *Les Chapons* et choisit de développer l'épisode du départ de Catherine. Il s'agit, cette fois, d'une collaboration avec Lucien Descaves. L'épigraphe donne le ton de l'attaque : « Aux mânes des bourgeois de Calais nous sacrifions ce spécimen de leur pitoyable descendance. » La pièce est jouée au Théâtre Libre et défraie la chronique.

19 juin 1890. Darien répond à ses détracteurs dans *Le Roquet* avec « L'Immonde sans excuse ».

On annonce sous presse *L'Étal* et *L'Épaulette*, ainsi que la préparation de *L'Ogre* et de la *Camisole de Force*. Seulement, cette même année voit la rupture avec l'éditeur Savine. Darien s'engage le 25 juin 1890 au côté d'un autre éditeur, Tresse et Stock, demeurant à Paris, 8 à 11, galerie du Théâtre-Français.

Fin 1890. Stock recule devant le texte trop dérangeant de *L'Ogre*. Ses confrères y sont dépeints dans une rhétorique outrancière et l'éditeur ne donne pas suite. S'ensuit, au début de l'année 1891, une parution chez Genonceaux de *L'Ogre*, intitulé désormais *Les Pharisien*s. Ce roman pamphlétaire s'en prend à Savine et Édouard Drumont. Les milieux intellectuels et antisémites y font l'objet d'une violente satire. C'est l'occasion d'affirmer un peu plus une écriture de la contestation.

1891. Darien se lance dans la critique d'art. Alors que le journal *La Plume* a décidé de consacrer un numéro spécial à la « Jeune Peinture », Darien prend en charge un article à propos du peintre Luce. Il y rend hommage à celui qui n'avait rien « du cabotin, du faiseur, du metteur en scène ».

Toujours sans le sou, il sollicite l'aide de son frère.

Il collabore également à des périodiques comme *Le Roquet* ou encore *l'Endehors* avec Zo d'Axa. Parmi ses articles figurent « Les Grandes manœuvres » ; « Lohengrin » ; « L'Armée en omnibus » ; « Le Roman anarchiste ». Seulement, les tensions vont devenir très fortes et Darien

quitte le journal après s'être battu en duel avec Zo d'Axa à la Tour Villebon.

22 octobre. Il revient à la critique d'art en se concentrant cette fois sur la peinture consacrée. Un article du *Figaro*, intitulé « L'Envers de la Gloire », montre les mécanismes d'un milieu artistique jugé corrompu et sans envergure.

23 janvier 1892. Il propose au même journal un autre article qu'il intitule « De quoi lire ». Le journaliste interpelle le lecteur. Tout y passe : l'Instruction obligatoire, la bourgeoisie et ses livres, l'apostrophe à Jules Simon. L'ironie coutumière entend faire voir le remède dans le mal : proposer une véritable « Instruction obligatoire », pas une forme de contrat tacite entre institutions et bourgeoisie pour maintenir le peuple dans l'ignorance de ses capacités.

12 novembre 1893. Il fonde un pamphlet hebdomadaire, *L'Escarmouche*¹⁴. Le titre le place dans une posture combative qu'il revendique explicitement : « Ce journal sera donc l'organe des combattants d'avant-garde, des tirailleurs dont le coup de feu, insouciant du mot d'ordre, décide le canon à faire tonner sa grosse voix, des francs-tireurs à opinion libre. » Mais très vite, il dément le projet et semble même s'amuser d'un hiatus qu'il cultive exagérément : « Contre qui ? Une bataille ? Pour quoi faire ? Partir en guerre sans avoir devant soi, même des moulins à vent, ce n'est pas sérieux. » L'écrivain se dérobe, frappe quand bon lui semble et s'entoure de collaborateurs célèbres comme Toulouse-Lautrec. On lui doit des articles comme « Opinions d'artiste », les « Étrennes utiles » ou encore, régulièrement, la rubrique très ironique des « Échos » ou de la « Musique de chambres » (sur la vie politique). Des dissensions internes conduisent à une interruption de la parution du journal dès l'année suivante, soit le 16 mars 1894.

1894. La répression policière et le vote des lois scélérates contraignent les milieux anarchistes au repli. C'est vers l'Angleterre que se déplace l'esprit anarchiste. Darien accompagne le mouvement – de 1894 à 1905. S'ouvrent presque trois années où l'écrivain ne fait guère parler de lui. Il suit l'actualité de son pays, fait quelques allers-retours et entreprend l'écriture de son œuvre majeure, *Le Voleur*.

11 octobre 1897. Stock s'engage à faire paraître *Le Voleur* avant le 31 décembre de cette même année. Le tirage est prévu à 1650 exemplaires. Le contrat est signé et à la fin de l'année Georges Randal fait son apparition à Paris, en même temps que Georges Darien. Walter Redfern, pour vérifier

14. Les éditions À l'Écart ont proposé, en 1988, une édition en fac-similé de la collection complète de ce journal (1893-1894).

d'éventuels traits autobiographiques du roman, s'est renseigné auprès de Scotland Yard, sans obtenir de résultat. Dans la veine du roman-feuilleton, le personnage principal exprime une protestation véhémement, vibrante et passionnée devant la souffrance, la bassesse et l'iniquité d'une société embourgeoisée. Il donne corps aux lignes de force de son article de *L'Endehors* consacré au « Roman anarchiste » : « Je ne dis pas que le roman sera anarchiste. [...] Je dis qu'il y aura le roman anarchiste ». Sa vision d'un anarchisme individualiste est désormais concrétisée dans la fiction.

1898. Écriture d'un drame en un acte, *L'Ami de l'ordre*. Pièce représentée au théâtre du *Grand Guignol*, le 4 octobre. Le contexte est celui de la Commune et de cette journée du 26 mai 1871, lorsque les insurgés tiennent encore le haut de Belleville et le Père-Lachaise. L'armée régulière est redescendue vers les boulevards pour contourner les positions des fédérés. Au-delà du contexte historique, l'intérêt de la pièce réside dans une cible récurrente : la bourgeoisie. Le texte la montre sous ses dehors les moins reluisants : inhumanité, règne de l'argent et de l'intérêt, lâcheté. Devant le silence des journaux comme *Le Figaro*, *Le Gaulois*, *L'Écho de Paris*, l'auteur juge qu'ils sont tous complices de l'Ordre, amis de M. Bonhomme, bourgeois frais et gras de bêtise dans la pièce en question.

À Londres, au n°3 Hillside Highgate Road, il vit correctement, mais sans ressources très conséquentes. Ses publications ne permettent pas d'asseoir une vie aisée, loin de là !

1899. En anglais et en collaboration avec Joseph McCabe, il publie une brochure qui a tout d'un pamphlet antimilitariste, *Can we disarm ?* La composante polémique du propos ne fait aucun doute, car Edward Grubb réplique par une autre brochure intitulée, *Does war promote industry ?*

1900. Il reprend la trame d'un roman antimilitariste, conçu douze ans auparavant, dont il avait parlé dans ses « projets », en 1889 : « Un roman militaire (vie d'officier. Beaucoup plus large, embrassant l'armée, le système militaire tout entier. Ce ne sera pas, naturellement, une autobiographie). »

1901. Il propose ce roman à Stock, avançant l'idée selon laquelle c'était un bon roman, intéressant à beaucoup de titres. Seulement, l'éditeur refuse de le publier. En deux ans, le premier mille du *Voleur* n'a pas été écoulé. Avec *L'Épaulette*, il risque, une fois encore, de perdre de l'argent.

En revanche, l'éditeur est prêt à assumer les frais d'une autre œuvre, *L'Intellectuel*. Darien s'est engagé à lui livrer cet ouvrage. Mais il y renonce pour se lancer dans l'écriture d'un autre pamphlet, *La Belle France*. Il le rédige depuis Londres. Stock finit par publier cette œuvre,

parfaitement conscient de l'échec annoncé : « [un livre] curieux, plein de talent, mais d'une aridité terrible, d'une lecture fatigante à l'excès ».

L'auteur lui-même est conscient de l'impossibilité du succès d'un tel ouvrage.

1902. De septembre à décembre 1902, il séjourne à Bruxelles, 49, boulevard de la Senne. Il se remet à l'*Épaulette*, revenant à la charge auprès de Stock. Mais devant les pertes liées au *Voleur* et à *La Belle France*, l'éditeur renouvelle son refus. D'autres se dérobent à leur tour, comme Natanson ou encore Juven. Il voit alors dans le milieu éditorial français une bande de lâches et même de traîtres.

1903. Alors que le congrès antimilitariste doit se tenir à Amsterdam en 1904, les organisateurs confient à Janvion le soin de fonder un journal qui y prépare les esprits. Janvion contacte Darien à Londres pour une collaboration à ce périodique. Ce dernier revient à Paris, profitant de cette occasion qui lui est offerte. Ils conviennent, sur l'insistance de Darien, d'un titre qui est celui que nous connaissons aujourd'hui, l'*Ennemi du Peuple*. Le journal paraît en août 1903 et Darien y publie son premier article : « Les Hongres et le Congrès ». Il voit dans ce rassemblement les raisons mêmes de l'échec à venir : postures, longs discours, souhaits, « moulins à prières ».

S'ensuivent de nombreux articles. Les thèmes abordés seront ceux à l'œuvre dans le reste de ses écrits : le militarisme, le patriotisme, l'individu, l'anarchisme, les grandes figures de son temps à travers des portraits satiriques (Clemenceau entre autres).

Il séjourne de nouveau un temps à Londres. C'est là qu'il rédige son dernier roman, en anglais, *Gottlieb Krumm, Made in England*. Il en dessine lui-même l'illustration de couverture.

1904. Outre la publication de ce dernier roman à Londres, chez R.-A. Everett and Co, une polémique prend de l'ampleur. Charles Malato et Georges Darien ont de sérieuses passes d'armes, ce qui conduit même le second à une diatribe qui met de l'« huile sur le feu » – expression reprise au portrait de l'auteur proposé par Henri Dutheil en janvier 1925 dans le *Mercur de France* – « Le Larbin de la veuve ». Malato passe pour une « ordure » de premier ordre : « J'ai fait éclater la charogne ».

C'est ce qui explique la décision motivée de Janvion de mettre un terme à la publication de l'*Ennemi du Peuple*. Le périodique auquel deux hommes collaborent ne peut souffrir un tel déchaînement de joutes verbales : « J'ai cassé les reins au journal pour couper court à cette polémique qui menaçait de s'éterniser dans la boue. » Ainsi s'explique le choix de Janvion le 8 décembre 1904, dans une confidence à Lucien Descaves.

L'éditeur Fasquelle donne sa chance au roman *L'Épaulette*, mais sans le succès escompté.

Après avoir renoncé définitivement aux projets romanesques, Darien se lance dans le théâtre. Au théâtre Molière, il fait représenter *Le Parvenu*, inspiré d'une pièce anglaise, *The Upstart*. Le mythe napoléonien donne lieu à une pièce quelque peu surprenante. Un dialogue entre Napoléon, de retour de l'île d'Elbe, et la comtesse de Rovanes se met en place. La pièce, fiction historique, montre sous un autre jour les héros de l'Histoire.

En collaboration avec Mévisto, Darien écrit également une pièce en un acte, *La Toilette*. Elle sera représentée au Nouveau Théâtre de Lyon le 27 novembre 1906. À ce jour, nous n'avons aucune trace du manuscrit. Le mystère demeure entier.

Pas de mystère, en revanche, en ce qui concerne le drame tiré de *Biribi, discipline militaire*. En collaboration avec Marcel Luras, Darien propose cette pièce au Théâtre Antoine. C'est Gémier, directeur du théâtre, qui assure la mise en scène et prend même en charge le rôle de Jeanfoin. Ne sont adaptés que les trois premiers actes. Le quatrième, jugé plus « mélodramatique », est édité avec les autres par Fasquelle. La pièce évoque la discipline des camps sur la scène. En revanche, l'auteur s'éloigne quelque peu du principe anarchiste qui ne voit rien d'utile dans l'armée. Les gradés sont plus humains dans la pièce et, ce qui compte, c'est avant tout le point de vue d'un auteur qui adapte son regard en sachant parfois le nuancer. L'inhabituel succès grise l'auteur. Il s' imagine revenant au roman après s'être fait un nom au théâtre.

Mais Darien est rapidement rattrapé par la réalité. Il est toujours considéré comme un féroce individualiste, tant par le milieu éditorial que par le public. Il propose une autre pièce, *Le Pain du Bon Dieu*. Cette pièce ne trouve grâce aux yeux de personne. On prétexte que le public mange assez de ce pain dans la vie quotidienne. La comédie de mœurs, évoquant des bourgeois minotiers et fraudeurs, choque.

Il en est de même pour une autre pièce, *La Viande à feu*. Drame en quatre actes, la pièce met en scène un prêtre peu scrupuleux en la personne de l'abbé Pandolle. Ce dernier, résigné à être de son temps, tire parti d'un monde qu'il méprise. Il fait d'une pseudo-philanthropie, son gagne-pain. Il va jusqu'à exploiter des enfants abandonnés. Sa charité est uniquement intéressée. Aucun directeur ne consent à mettre en scène ce texte. À ce jour, nous n'en avons pas d'édition. Seul William Théry, le directeur des éditions *À l'Écart*, en possède quatre cahiers manuscrits (d'un copiste).

Darien se lance alors dans un autre genre, la comédie des « gentils riens ¹⁵ ». Il écrit *Le Souvenir*. L'univers bourgeois et le thème de l'héritage

15. L'expression est reprise dans la préface d'Auriant aux éditions *À l'Écart*. Il qualifie ainsi *Le Souvenir*, faisant presque oublier l'aspect plus sombre de la pièce. Mais plutôt que d'y voir une pièce quasi inoffensive, il faudrait davantage y percevoir une bourgeoisie qui avance masquée. Le badinage amoureux de la pièce

d'un mort donnent l'occasion de dépeindre avec férocité une classe qui a perdu le sens des valeurs. Ce marivaudage, sans doute improvisé par l'auteur, n'en demeure pas moins très efficace. La pièce n'a connu, à ce jour, que l'édition proposée par les éditions *À l'Écart*.

Parallèlement, Darien écrit un autre petit acte, *La Faute obligatoire*. La charité cache bien des perversités. L'ironie cruelle de cette bourgeoisie qui exploite la détresse n'en cache pas moins un dramaturge sensible aux problématiques et aux infortunes. On ne sait que peu de choses de la genèse de cette pièce qui ne fut ni éditée, ni représentée de son vivant.

L'année 1904 est marquée par une polémique que *Le Figaro* contribue à faire naître. Elle porte sur la paternité du titre « Le Voleur » que Darien et le dramaturge Henry Bernstein revendiquent, chacun de son côté. Le mois de septembre est ponctué d'échanges à distance où Bernstein et Darien perdent progressivement patience dans cette polémique pour le moins ridicule.

19 mars 1907. On apprend par *Le Figaro* que l'auteur de *Biribi* a écopé de huit jours de prison avec sursis, de 100 francs d'amende et de 300 francs de dommages et intérêts pour violence sur la personne de M. Le Foyer, concurrent aux élections du quartier de Bel-Air. Les avocats en charge du dossier sont Maîtres Dalimier et Morel.

1908-1909. Darien s'intéresse à l'héroïne d'une cause célèbre. Il s'agit de l'affaire Steinheil qui défraie la chronique à partir du 31 mai 1908. Demi-mondaine, Marguerite Steinheil, qui avait été la maîtresse de Félix Faure, jouissait alors d'une réputation douteuse. L'affaire commence avec la découverte, dans son domicile, du cadavre de son mari, le peintre Adolphe Steinheil, et celui de sa mère, Émilie Japy, alors qu'elle se trouve elle-même à leurs côtés, étendue sur un lit, bâillonnée et ligotée. L'assassin demeure introuvable et l'affaire passionne très vite le public. Cinq mois plus tard, un coup de théâtre intervient. À la suite de l'intervention de deux journalistes du *Matin*, on arrête Marguerite Steinheil. Désormais, toutes les pistes sont bonnes pour s'intéresser au passé de cette femme. On ressort du « caniveau » le scandale de Félix Faure mort, dix ans plus tôt, dans les bras de la belle Mme Steinheil, alors jeune et séduisante. C'est l'occasion pour Darien de remonter aux sources du drame et de proposer une pièce, *Non ! elle n'est pas coupable !* où il prend la défense de l'accusée¹⁶. Il en appelle à l'opinion publique, avant

tient davantage de la comédie et de la satire. Le « gentil rien » s'apparente donc à une pièce à la saveur « aigre-douce ».

16. Sujet qui a peut-être été influencé par le succès du drame en 5 actes et 10 tableaux de Pierre Decourcelle et Edmond Tarbé, *Gigolette*. Darien, dans *L'Escarmouche*, en date du dimanche 3 décembre 1893, évoque cette pièce à succès dans la rubrique des « Théâtres ». On y lit que c'est « le drame destiné à faire frémir

que ne s'ouvrent les débats en cour d'assises. Il greffe sur l'affaire l'histoire de la mort de Félix Faure et propose alors un drame en quatre actes. L'acteur Étievant, qui dirige le Théâtre Molière, monte la pièce. La première représentation a lieu le 1^{er} mai 1909. Une tournée en province (Amiens, Lille, Nancy, Reims, Lyon, Bordeaux, entre autres) n'apporte malheureusement pas le succès escompté, en dépit de la présence de Marguerite Steinheil qui accompagne cette tournée. Darien n'en tire qu'une satisfaction : avoir devancé le verdict de la cour d'assises qui acquitte l'accusée, le 14 novembre. À ce jour, il ne reste que des fragments de la pièce, et on ne lui connaît aucune édition.

En même temps, l'auteur projette un autre drame en cinq actes, *Les Murs de Jéricho*, inspiré par la conquête de l'Éthiopie par la Tyrrhénie (Italie). Il n'en reste que l'ossature générale, des fragments et la liste des personnages. Il n'existe à ce jour ni texte complet, ni édition.

Sur le terrain des idées, Darien s'engage. En date du 13 mars 1908, *Le Figaro* nous informe, dans la rubrique « Paris au jour le jour », de cours qu'il aurait dispensés : « Cours : M. Darien, "Classification sociale : la propriété", à quatre heures et demie ».

Il reprend le combat pour sa grande idée, celle de « l'Homme libre sur la Terre libre ». Alors qu'une *Ligue des Parisiens de la Seine* a été fondée sous la présidence de Claude Bourgonnier, peintre et artiste, Darien prend le poste de vice-président. Il est entré dans cette ligue non pas pour faire de la littérature, mais pour faire entendre ses convictions. Au président de cette ligue, il adresse une lettre qui constate et appelle au débat : « les services chargés des intérêts généraux et particuliers de Paris et de sa banlieue fonctionnaient mal. [...] Il est probable qu'un débat sur un pareil sujet sera fécond, surtout en l'état actuel des choses. » Il veut soumettre à ses camarades un ensemble de propositions. Mais l'avocat Durant fait une contre-proposition qui aboutit au retrait de Darien. Ce dernier qualifie de « vermineuses médiocrités » ses confrères. Il publie alors de son côté une brochure très personnelle, *Paris et la question du sol*. Mais le public se désintéresse de ses idées.

Avec le concours de Janvion, il fonde tout de même, en novembre 1909, un organe d'action syndicale, *La Terre Libre*. Ses propos font polémique, comme ce fut le cas déjà le 15 août dans un autre journal, *Le Terrassier*. Il finit même au tribunal correctionnel.

En décembre 1909, il fonde l'Union syndicale des artistes dramatiques et s'engage avec force contre la situation du théâtre en France. *Le Figaro* de l'époque rend compte de certaines réunions organisées par le syndicat en question.

pendant des centaines de représentations le public de l'*Ambigu*. Rien n'y manque : [...] la cour d'assises [...] ».

1910. Le 11 mars, *Le Figaro* relate les engagements de Darien aux côtés des artistes. On y apprend qu'il fait voter une résolution proposant aux directeurs de théâtre la fixation d'un salaire minimum de 200 francs ou 6 francs 70 par cachet quotidien, avec paiement de la matinée supplémentaire. D'autres réunions suivent, mais le public n'est pas forcément au rendez-vous.

En avril surgit une autre affaire le concernant, l'affaire de l'Opéra-Comique. *Le Figaro* en date du 14 et 15 avril rend compte d'un incident au cours de la représentation de *La Tosca*. Darien et ses compères interrompent momentanément la représentation et un procès-verbal est dressé au commissariat après interrogatoire par M. Kien. En résultent des suites judiciaires avec poursuite pour infraction aux ordonnances sur la police des spectacles.

Le 14 octobre, au *Théâtre de Paris*, les spectateurs peuvent assister à la représentation d'une pièce en cinq actes de Darien, *Les Mots sur les murs*. À ce jour, nous n'avons aucune édition du texte.

La même année, surgit un autre mystère de la dramaturgie darienienne. L'auteur propose une pièce intitulée *Les Galériennes*. Celle-ci se déroule dans un « Empire problématique » et se compose d'un seul acte. Il s'agit d'une sotie qui s'adresse avec amertume au monde. Le rire devient tragique dans ce texte non édité à ce jour, et dont le manuscrit intégral n'est pas connu.

1911. Son engagement sur le terrain continue avec la *Revue de l'impôt unique* dont le siège est situé au 3 rue de Furstenberg. La publication émane directement de la *Ligue pour l'impôt unique*, fondée peu avant, à Paris. On découvre un Darien partisan des théories du physiocrate Henry George. C'est lui qui prend en charge intégralement la rédaction du premier numéro. Publiée à 10000 exemplaires, la revue est également envoyée, à titre gratuit, aux pouvoirs publics. Darien voit dans l'impôt unique un moyen d'assainir le système et de faciliter les contrôles. Il s'interroge sur la valeur du sol. Convaincu qu'il s'agit là de l'avenir, il se tient tous les jours à la disposition des curieux. Son bureau se situe en face d'un bureau de perception des contributions directes pour le sixième arrondissement, beau pied de nez !

Toujours la même année, les familles nombreuses manifestent contre la hausse des loyers. Elles ont le soutien de l'Union syndicale des locataires. C'est l'occasion pour Darien de s'en prendre aux propriétaires, véritables profiteurs à ses yeux. Il rédige une comédie en un acte qu'il intitule, très ironiquement, *Croissez et multipliez*. La pièce met en scène les acteurs du logement – le propriétaire, l'ouvrier, la cocotte, la concierge – et montre les dessous d'une classe possédante exploitant sans scrupule le futur locataire.

1914-1918. Alors que la Première Guerre mondiale éclate – un conflit qu’il jugeait inéluctable et qu’il espérait, pour secouer les consciences endormies – l’écrivain se retire à Bourron, en Seine-et-Marne, non loin de la forêt de Fontainebleau. De cette période, nous ne savons que peu de choses. L’écrivain persiste dans ses idéaux et reste lui-même. En atteste un article écrit en septembre 1918 dans la revue américaine *The public, a journal of democracy*. Rédigé en anglais, l’article a pour titre « Related things. Landmarks and horizons. »

Dans le même temps, il écrit à un jeune soldat une lettre qui analyse avec beaucoup de lucidité la situation du front et des nations. Même à distance, son esprit vif et averti est toujours là.

1919. Le 30 avril, à 4h 30 du matin, Suzanne, qui fut sa compagne pendant plus de vingt ans, décède. Il s’agissait de Suzanne Caroline Abresch née à Londres, le 26 mai 1865. Fille de Frédéric Abresch et de Mary Smith, il l’a connue à Londres.

Après ce drame, il tente, en vain, de reprendre le combat de la plume. Seulement, la Première Guerre mondiale est passée par là. Le fossé avec ses contemporains semble désormais infranchissable. Le monde environnant a évolué, mais pas lui. Il tente une approche auprès de Pioch qui travaille au *Journal du Peuple*.

Il cherche désespérément à entrer en « sympathie » avec cet homme. Nous sommes le 3 mai 1919 : « On m’a ramené à Paris. Je suis dans la plus horrible détresse morale. J’ai besoin de sympathie et de conseils. » Les deux hommes s’entendent, mais Pioch sait qu’il lui est impossible de le faire entrer au journal. Il prétexte n’être qu’un rédacteur et promet de faire son possible pour appuyer sa collaboration. On sait que, quelques semaines plus tard, Darien lui adresse une autre lettre où il joint une introduction d’article – « La Reconstruction » – portant sur une nouvelle approche de la question sociale. Henri Fabre propose l’article à Victor Méric qui le juge impubliable. Ce dernier n’a d’ailleurs aucune estime pour Darien qu’il juge l’ennemi du peuple et des socialistes, donc de Méric – préoccupé surtout par les élections législatives qui approchent. Pioch s’en verra désolé et le fait savoir à Darien. Ce dernier est conscient de l’impossibilité à redevenir audible pour ses contemporains : « Je ne me rends pas compte de la distance qui sépare mes vues de celles de tous mes concitoyens, à l’heure qu’il est ; et je me reproche de vous avoir donné ce mal. » (29 mai 1919). L’homme connaît désormais la détresse morale et physique.

1921. Dans son malheur, il reçoit un soutien indéfectible en la personne de Julie Delpuech. Il souhaite l’en remercier en lui donnant ce qu’il possède. Notons, à ce sujet, qu’il est propriétaire d’un immeuble au 21 rue des Thermopyles, une des plus charmantes rues de Paris. Son père, même s’il lui a coupé les vivres, ne l’a pas, pour autant, déshérité à sa

mort, en 1894. Le 19 mars, à 10h 45, il épouse cette dernière à Paris. Divorcée, elle a une fille prénommée Suzanne.

Quelques mois plus tard, l'état de Darien s'aggrave et il meurt à son domicile le 19 août 1921. Julie s'éteindra, quant à elle, le 28 novembre 1929. Elle sera inhumée au côté de son époux au cimetière de Bagneux.

Documents inédits

◆ Une lettre de Georges Darien à Charles Chatel

Cette lettre inédite, probablement datée de 1893 – avec en-tête de *L'Escarmouche, 15 rue Baudin, Paris* – donne de Darien une vision différente que celle à laquelle on est généralement accoutumé.

Mon cher Châtel, je reçois des frères Decrept, une lettre dans laquelle on me charge de lui remettre la lettre ci -inclusive. Je ne sais où se trouve Decrept – et je lui ai aussi écrit des lettres qui me sont revenues avec : parti sans adresse.– Je crois que vous serez, plus que moi, à même de le trouver.– Les frères m'écrivent qu'ils lui ont écrit, étant auprès, pour lui annoncer le mauvais état de son père, et que leur lettre, tombée en rebut, leur est revenue. Je copie : « Pour ce motif, veuillez être assez bon de lui annoncer avec les ménagements voulus, cette mauvaise nouvelle ; et qu'il nous envoie par télégraphe son adresse au cas d'un dénouement fatal que nous prévoyons malheureusement d'un jour à l'autre. » Si, comme je le crois, vous savez où trouver Decrept, pourrez-vous être auprès lui pour vous faire auprès de lui l'entreprise de ses frères – et lui remettre la lettre ci-jointe ?

Bien vôtre
Georges Darien.

Charles Chatel est connu pour avoir participé activement à de nombreux journaux anarchistes de l'époque : *L'Endehors*, la *Revue anarchiste*, la *Revue libertaire*. À *L'Endehors*, il commence sa collaboration le 10 novembre 1891. Il sera condamné plusieurs fois pour ses écrits et ses prises de position. Parmi les signataires de ces articles qui dérangent, figure Georges Darien. En 1894, il s'implique dans le procès des Trente avec entre autres Sébastien Faure. Il est acquitté comme la plupart de ses camarades. Néanmoins, son nom figure désormais sur une liste d'anarchistes et la police des chemins de fer entend surveiller ses déplacements. C'est sans doute dans ce journalisme de terrain qu'ils se

sont côtoyés le plus. En s'adressant à lui, Darien confirme une relation de confiance, mais aussi une convergence idéologique qui rappelle l'attachement de ce dernier à la sensibilité anarchiste, celle d'un anarchisme individualiste.

Darien est censé remettre une lettre à Étienne Decrept, de la part de ses frères. Or, celui-ci est introuvable. L'homme tant recherché est un anarchiste engagé dans l'action. Il participe à la souscription qui a été lancée en faveur de Ravachol. Il est secrétaire de rédaction de *L'Endehors* et suggère de reprendre le combat dans ce journal deux mois après son arrêt. Il est donc, au même titre que Darien et Chatel, un écrivain pleinement engagé¹⁷.

◆ Les dernières années : deux documents d'état civil

L'enquête que nous avons menée sur la fin de vie de Darien nous a permis de retrouver deux documents dans les archives des mairies parisiennes des 10^e et 6^e arrondissements. Il s'agit de l'acte de mariage de l'écrivain avec Julie Delpuech, daté du 19 mars 1921, que nous faisons suivre de son acte de décès, établi quelques mois plus tard, le 19 août 1921. Voici la transcription de ces deux documents :

Le dix-neuf mars mil neuf cent vingt et un dix heures quarante-cinq, devant Nous ont comparu publiquement en la Mairie : Georges Hippolyte Adrien, publiciste, né à Paris septième arrondissement, le six avril mil huit cent soixante-deux ; cinquante-huit ans, domicilié à Paris, rue Saint Placide 56 ; fils majeur de Charles Émile Adrien, et de Françoise Chatel, époux décédés ; d'une part. Et : Julie Delpuech, employée de commerce, née à Paris, quatorzième arrondissement le trois avril mil huit cent soixante-neuf, cinquante et un an, domiciliée à Paris, rue Saint Placide 56 ; fille majeure de Joseph Delpuech et de Marie Jeanne Bastide, époux décédés ; divorcée de Jacques Louis Latuile depuis le seize novembre mil neuf cent vingt ; d'autre part. Aucune opposition n'existant. Les futurs époux déclarent qu'il n'a pas été fait de contrat de mariage. Georges Hippolyte Adrien et Julie Delpuech, ont déclaré l'un après l'autre, vouloir se prendre pour époux et nous avons prononcé au nom de la loi qu'ils sont unis par le mariage. En présence de Gabriel Nagener, mécanicien et son

17. Sur ces différents aspects, on se reportera à l'ouvrage de Jean-Jacques Lefrère et Philippe Oriol, *La Feuille qui ne tremblait pas. Zo d'Axa et l'anarchie*, Paris, Flammarion, 2013 : il offre un grand nombre d'informations sur les liens qui unissent alors les collaborateurs du journal *L'Endehors*, parmi lesquels, Darien, Decrept et Chatel.

épouse Suzanne Latuile, coloriste, tous deux à Saint Denis (Seine) rue Lanne 4, témoins majeurs qui lecture faite, ont signé avec les époux et Nous Léon Marie Amère, adjoint au maire du sixième arrondissement de Paris.

Le dix- neuf août mil neuf cent vingt un, deux heures quinze, est décédé au domicile conjugal, rue Saint Placide 56, Georges Hippolyte Adrien, homme de lettres, né à Paris le six avril mil huit cent soixante-deux ; fils de Charles Émile Adrien et de Françoise Chatel, époux décédés ; époux de Julie Delpuech. Dressé le dix-neuf août courant, douze heures trente, sur la déclaration de la femme, âgée de cinquante-deux ans, sans profession, et de Madeleine Barbotte, femme Lambert, trente-cinq ans, concierge, rue Saint Placide 58, qui, lecture faite, ont signé avec Nous, Ernest Bulloz, Chevalier de la Légion d'Honneur, adjoint au maire du 6^e arrondissement de Paris.

